

PRESENCES VALAQUES (AROUMAINES) À CORON ET EN MOREE

PETRE Ș. NĂSTUREL

À la mémoire du balkanisant roumain
Victor PAPACOSTEA

C'est à un lettré corfiote, Nicandre de Corcyre (qui s'illustra au XVI^e siècle en participant à des missions diplomatiques au service de l'Espagne et de Venise) que l'on doit un témoignage qui, à notre connaissance, n'a pas encore été commenté. C'est que le récit de ses pérégrinations nous semble renfermer un passage concernant les Valaques du Péloponèse.

Pour pouvoir en tenter l'interprétation, voici d'abord, dans notre traduction du grec, ce qu'il a écrit à ce propos dans le récit concernant l'expédition de reconquête sur les Turcs de la place forte de Coron¹, en 1532, par l'amiral vénitien Andrea Doria, au service de l'empereur Charles Quint:

«Coron était habitée conjointement par une bigarrure de Péloponésiens autochtones et par de ces gens qui, bien que citadins, tirent leur origine lointaine d'ancêtres venus d'Italie, et semblent l'emporter sur le reste des Péloponésiens par leur vivacité d'esprit et leur savoir-faire. Il n'y a pas longtemps que leur ville a été prise par les Turcs; auparavant, elle se trouvait appartenir aux Vénitiens, avec d'autres coins de la Grèce»².

C'est, bien entendu, la mention d'une présence à Coron d'éléments urbains se revendiquant d'une ascendance italienne reculée qui a rappelé à notre mémoire

¹ Coron - en grec Koroni - se dresse sur un piton de la péninsule de Messénie, sur la côte occidentale du golfe du même nom, vers l'extrémité sud de la route qui vient de Kalamata. La tradition locale en dérive l'appellation de celle de la corneille (*korônè*): voir le *Touristikos Odègos yia tèn Ellada*, I, Athènes, 1962, p. 222 et la carte détaillée de la p. 117. Personnellement, bien que je n'aie jamais contemplé l'endroit *de visu*, je me demande si ce nom ne dérive pas plutôt du substantif *korôni*, (=saillie, courbe, encorbellement et fin, achèvement: voir *Dict. gr. - fr.* d'A. Bailly), attendu que là se trouve le cap Livadiès, non loin du cap Gallo (l'ancien cap Akritas) et de l'îlot Venetiko. Pour nous, le nom dériverait non pas de celui d'un oiseau, mais de l'aspect physique du site - à l'extrémité de la Messénie - sur lequel fut édifée la ville fortifiée. Stuart Rossiter, *Griechenland*, (tr. allem. de G. Mergl), Athènes, 1977, p. 383 et carte n° 2, [*Reiseführer Efstatiadis*] ne dit rien de la signification du nom de Coron.

² Nicandre de Corcyre, *Voyages*, éd. J. A. de Foucault, Paris, 1962, p. 158-159, § 2. Le chapitre est reproduit par P. Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, vol. II, Vienne, 1975, p. 637-639 (son commentaire, p. 569-570, ne dit mot du passage concernant l'ascendance italienne d'une partie des habitants de Coron).

tel ou tel texte byzantin relatif aux Valaques et à leur origine «romaine» ou italienne. C'est en premier lieu une page de Kekauménos³, puis une précision donnée par Kinnamos à propos de l'expédition lancée par le basileus Manuel Comnène contre la Hongrie à partir des bouches du Danube en 1166⁴. Vient ensuite une sentence portée par le métropolite de Naupacte Jean Apokaukos dans une affaire de viol (1221)⁵. Et, finalement, tel passage de Laonikos Chalcocondyle mettant en relief, au XV^e siècle, les similitudes de langue, port et coutumes des Valaques de Grèce et des Roumains nord-danubiens⁶. Sans plus parler de diverses sources latines et autres qui enrichissent le dossier⁷.

Une seule différence – et nous n'aurons garde de la négliger – se laisse observer à la lecture comparée des sources byzantines et ultérieures⁸ et de l'examen du témoignage laissé par Nicandre de Corcyre: l'absence, chez ce dernier, de la précision explicite de l'ethnonyme *valaque*. D'aucuns en exciperont sans doute que le silence de notre voyageur à ce propos peut dénoter que cette catégorie d'habitants de Coron mentionnée par lui descendait d'émigrés italiens venus s'installer dans la région à l'époque de la domination franque, et plus particulièrement vénitienne (XIII^e-XV^e siècles)⁹. Or Nicandre, montre son biographe, passa plusieurs années dans la Cité des Lagunes – au moins de 1542 à 1547 – et il aurait pu s'informer de plus près de cet élément ethnique mentionné par lui à Coron. On sait, par exemple, qu'il copia en 1543 à Venise, entre autres, un manuscrit de *l'Histoire des Turcs* par Laonikos Chalcocondyle¹⁰, lequel justement parle des Valaques de Grèce et de ceux

³ *Cecaumeni consilia et narrationes*, éd. G. G. Litavrine, Moscou, 1972, p. 252-270 et 280-282. Commentaire P. Ș. Năsturel, «Les Valaques de l'espace byzantin et bulgare jusqu'à la conquête ottomane», dans le volume collectif *Les Aroumains*, Cahier no. 8 du Centre d'étude des civilisations de l'Europe Centrale et du Sud-Est, INALCO, [Paris], 1989, p. 45-78, p. 50-53. (Existe aussi en version roumaine: *Aromânii. Istorie, limbă, destin*, coord. N. Djuvara, Bucarest, 1996. Notre contribution aux p. 50-82).

⁴ P. Ș. Năsturel, Valaques, «Coomans et Byzantins sous le règne de Manuel Comnène», *Byzantina*, I, Thessalonique, 1969, p. 169-186.

⁵ Idem, dans *Les Aroumains*, *op. cit.*, p. 69. Et surtout du même, «Vlacho-balcanica», dans *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, XXII, Athènes, p. 231-233.

⁶ Laonici Chalcocondylae *Historiarum demonstrationes*, éd. E. Darkó, Budapest, I, 1922, p. 31 et II, 1927, p. 92. Voir aussi, par ex., T. J. Winifrieth, *The Vlachs: The History of a Balkan People*, [Londres, 1987], p. 129.

⁷ Voir par exemple Năsturel, *op. cit.*, p. 53-57.

⁸ Nous songeons aux propos du Turc Evliyâ Çelebi (en 1661) et surtout à ceux d'Athanase Psalidas de Janina sur les «Latins» de Macédoine ou sur les Valaques du Pinde (vers 1803-1808) apud. Năsturel, «Vlacho-balcanica», p. 247.

⁹ Voir plus bas n. 30.

¹⁰ Nicandre de Corcyre, *op. cit.*, p. 11-12. L'édition citée plus haut de Darkó n'a utilisé que des photographies de quelques feuillets de ce manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Escorial (ms. *Scorialense Y - I - 12*): Darkó, *op. cit.*, I, p. 21. A. de Foucault, *éd. cit.*, ne mentionne pas le travail resté classique du savant hongrois.

des contrées du Danube. Maîtrisant le latin, Nicandre aura feuilleté ou parcouru certains des auteurs de la Renaissance ou de son temps qui touchent mot du berceau des Valaques.

C'est pourquoi, la conscience en paix, mais prêt toutefois à faire amende honorable s'il nous était prouvé que nous avons fait fausse route dans l'interprétation du fragment cité de Nicandre, nous n'hésitons pas à considérer que son témoignage sur la présence d'individus d'origine lointainement italienne dans le peuplement de Coron avant 1532 concerne effectivement l'ethnie valaque de Morée.

Une explication de l'émigration à Coron de ces gens que nous considérons Valaques nous est suggérée par la lecture d'un ouvrage du regretté Zakythinos : insolubles envers le fisc et exaspérés par les corvées dues à leurs maîtres, les paysans moréotes préféraient se réfugier en territoire vénitien¹¹.

La présence valaque à travers la péninsule est du reste bien prouvée. À tel point que certains savants ont avancé que ces Valaques seraient à rapprocher des Tsakonien¹² et descendraient de ces pâtres qui semèrent un tel désordre au Mont-Athos vers 1105 que l'empereur Alexis I^{er} Comnène et le patriarche Nicolas III Grammatikos se virent dans l'obligation d'interdire à tout jamais l'accès de la Montagne Sainte aux bergers valaques et à leurs familles, qui déguerpirent alors pour gagner d'autres contrées de l'Empire. Ils furent même accompagnés par des moines qui, refusant de se séparer de leurs amis des deux sexes, préférèrent désertier leurs monastères pour les suivre¹³.

Un chercheur grec, Stam. Caratzas, s'est fait le champion de ces Valaques du Péloponèse. Il les considère comme les descendants de ces turbulents éleveurs de moutons. Et il a même dressé une liste de toponymes péloponésiens attestant la présence dispersée de Valaques sur l'ensemble de la Morée par le passé¹⁴.

Notre regretté ami et collaborateur Nicoară Beldiceanu a détecté de son côté des présences valaques à travers cette province à la lumière des registres de recensement des sultans Sélim I^{er} (1512-1520), Soliman le Magnifique (1520-1566) et Sélim II (1566-1574)¹⁵. Il a également relevé des témoignages francs remontant au

¹¹ D. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée*, Paris, 1932, p. 122.

¹² Stam. C. Caratzas, *Les Tzacones*, Berlin-New York, 1976, p. 118-119, 122-127.

¹³ Là-dessus L. Ekonomos, *La vie religieuse dans l'Empire byzantin au temps des Comnènes et des Anges*, Paris, 1918, p. 126-136; Năsturel, *op. cit.*, p. 65-66 (nous suivons maintenant la chronologie avancée par V. Grumel et J. Darrouzès), *Les registres des actes du Patriarcat de Constantinople*, I, fasc. 2-3, Paris, 1989, p. 433-434, n° 976 [981]; Caratzas, *op. cit.*, *loc. cit.*

¹⁴ Caratzas, *op. cit.*, p. 120-121 et notes 195-197.

¹⁵ N. Beldiceanu, «Însemnări asupra Românilor din Balcani la lumina surselor otomane», *Buletinul Bibliotecii Române*, Freiburg i. Br., XI (XV), 1984, p. 6-9 ou la version française de cette étude «Les

XIII^e siècle. Nous-même nous avons ultérieurement compilé une petite liste de toponymes de ce genre¹⁶. Tous ces noms montrent la présence indubitable d'éléments valaques dispersés à travers la Morée franque et ottomane. De nos jours, observe Caratzas, le parler des Koutsovalaques (ou Aroumains) ne se fait plus entendre au Péloponèse¹⁷. Autrement dit, les vlachophones ont fini par être petit à petit absorbés dans la masse de la population grecque qui les a assimilés par suite d'un phénomène démographique normal.

Bien entendu, il serait faux ou tendancieux de s'imaginer que les Valaques pullulaient dans le Péloponèse. Le contraire est vrai. N. Beldiceanu a calculé, à la lumière des *defters* ottomans, que l'élément aroumain au XVI^e siècle ne représentait guère que 2% de la population des Balkans¹⁸. Chiffre très modeste qui n'en exprime pas moins une réalité appartenant à une époque depuis longtemps révolue.

Les Valaques moréotes étaient en fait dispersés à travers la presqu'île, car ils nomadisaient là comme ailleurs en Grèce et dans les Balkans. De ci de là, certaines familles se sédentarisèrent. Ainsi, Beldiceanu a dénombré quelque vingt îlots de population valaque au début de la mainmise turque sur le Péloponèse. Par exemple, à Potamia (pour nous, Tripotamia, du côté de Kalavryta)¹⁹ et aux alentours de Léondarion et de Mistra (dans la vallée supérieure de l'Eurotas), à Karitaina (déformation du nom de Gortyne), à Corinthe. La statistique établie par ses soins en fonction de la documentation ottomane relative à la Morée sous Mehmed II lui a permis d'affirmer que les Valaques étaient venus dans la foulée des Albanais et que, prises ensemble, ces deux ethnies atteignaient près de 34% du peuplement total du Péloponèse²⁰. J'ai, quant à moi, relevé le nom des deux villages de Vlachokérasia et d'Arvanitokérasia, sur la route de Tripoli à Sparte. J'ignorais alors que Caratzas m'avait précédé en faisant observer lui aussi la proximité entre elles de ces deux localités qui attestent de toute évidence l'origine géographique commune des deux minorités restées toutefois bien distinctes l'une de l'autre et qu'un bon nombre de

Roumains des Balkans dans les sources ottomanes», *Rêvue des études roumaines*, XIX-XX, Paris-Iași, 1995-1996 [paru en 2000], p. 14-15 et 19.

¹⁶ Năsturel, *op. cit.*, p. 158-159.

¹⁷ Caratzas, *op. cit.*, p. 121, n. 196.

¹⁸ Beldiceanu, «Les Roumains des Balkans», p. 17.

¹⁹ Même site peut-être que celui dominé par la forteresse de Tripotamos, mentionnée par Zakythinios, *op. cit.*, p. 69; Năsturel, *op. cit.*, p. 59.

²⁰ Beldiceanu, *op. cit.*, p. 15. Sur le mouvement ethnique des Albanais à la même époque, voir Peter Topping, «Albanian Settlements in Medieval Greece: Some Venetian Testimonies», dans le recueil édité par Angeliki E. Laiou-Thomadakis, *Charanis Studies. Essays in Honor of Peter Charanis*, Rutgers University Press, 1980, p. 261-271.

kilomètres sépare les deux «Cérisaies» sur le terrain²¹. Vlachokérasia, bourgade aux environs de Mantinée (en Arcadie), conserve encore son nom de nos jours. Mais Arvanitokérasia a été raccourci en Kéraséa, par souci manifeste de la part de l'administration hellénique d'éliminer encore une trace de présence albanaise en Grèce ! Celle des Valaques pouvait être maintenue, le commun prenant le terme dans l'acception moderne de «berger» ...

C'est en Arcadie, ou plus exactement en Gortynie, que j'ai signalé le village de Vlachorapti (ou Vlachorafti selon le phonétisme moderne), c'est-à-dire le «couturier des Valaques» ou «le tailleur d'habits valaques» ainsi que le précise Caratzas, lequel le compare à bon droit à des noms de métiers analogues pratiqués par des Francs comme par des Grecs (Frangorafti, Hellénorafti). Ce savant y voit des noms de familles dérivant d'un nom de métier à l'origine ; nous nous rangeons à son interprétation²².

Quand on sait de l'étude des recensements ottomans qu'il y avait au Péloponèse une minorité de Valaques sédentaires²³, autrement dit fixés dans certaines localités dûment nommées, comme nous l'avons noté plus haut, le détail fourni par Nicandre de Corcyre que ce groupe de descendants d'ancêtres originaires d'Italie et établis à Coron étaient des citoyens (*astykoi*), on saisit mieux la portée de cette information. Lesdits individus s'y étaient stabilisés à un moment donné. Le fait mérite d'être pris en considération, car il permet de mieux saisir les péripéties et les transformations survenues dans l'existence d'éléments issus probablement des pâtres valaques de la chaîne du Taygète et de la plaine de Messénie.

Les Valaques du Péloponèse avaient leur propre hiérarchie. Zakythinos rappelle que le futur et dernier empereur de Byzance, Constantin Paléologue, alors despote de Morée, s'empara, au lendemain du désastre chrétien de Varna (1444), de la quasi-totalité de la Grèce. Albanais et Valaques du Pinde se rangèrent, dit-il, sous sa suzeraineté, avec pour gouverneur un chef valaque²⁴. Sans doute, ceux du Taygète auront-ils adopté même attitude. De son côté, Beldiceanu a relevé l'existence au XVI^e siècle, donc sous le pouvoir ottoman, d'un certain Qodja Yorgi

²¹ Caratzas, *op. cit.*, p. 120-121 et 196; Năsturel, *op. cit.*, p. 59.

²² Năsturel, *op. cit.*, *loc. cit.*; voir Caratzas, *op. cit.*, *loc. cit.* Nous ne saurions passer sous silence un fait religieux qui semble nous éclairer sur l'origine possible des Valaques de Vlachorapti. Le culte d'un saint thessalien, Nicolas de Vounaini, bien attesté dans la ville de Timcvos de Thesslie, au XVI^e s. par le nom de l'église de Vlachonikolas du quartier valaque, se trouve pratiqué justement dans la bourgade péloponésienne de Vlachrapti ! Ne peut-on penser que des émigrants aroumains de Thessalie auront implanté en Arcadie cette vénération de leur martyr local ? (sources: Năsturel dans *Les Aroumains*, p. 72).

²³ Beldiceanu, *op. cit.*, p. 12.

²⁴ D. Zakythinos, *op. cit.*, p. 231.

titré *župan* (jupan) à Aspralunka (région de Karitaina). Et aussi, dans la région d'Argos, un village dénommé *Luqa župano*. À juste titre, il estime que cette localité devait porter le nom de son chef clanique, à l'instar des communautés albanaises de Morée qui donnaient à leurs bourgades le nom de leurs chefs coutumiers²⁵. Le jupan Luca se sera appelé Luc (Lucas), alors que le jupan Qodja Yorgi pourrait répondre, à notre avis, à Cocea Yorgos (Georges)²⁶.

Certes, d'aucuns continueront à s'étonner que, dans ce cas, Nicandre n'ait point parlé des Valaques, alors que le chapitre considéré mentionne les Grecs (Hellènes) et aussi les Albanais; mais, désireux qu'il était de respecter le purisme de sa plume, il ne lui convenait guère de répéter tour à tour que le terme provenait de la langue vernaculaire. Déjà, il mentionne près de Coron le village «vulgairement» appelé Livadion (l'actuel Livadi) en s'excusant en quelque sorte de faire usage de ce mot propre au parler local, comme le précise l'adverbe *epichôriôs*. Après quoi on remarque une autre tournure quasiment analogue pour faire agréer du lecteur le nom de Pétalédion donné, dit-il, par «les gens de la contrée» (*perioikoi*) à l'antique ville «célèbre et brillante» de Messène²⁷.

Il eût été stylistiquement malsonnant de commettre une troisième entorse à l'élégance pour excuser ensuite l'emploi ambigu du mot médiéval et étranger «Valaques», autrement dit «Romans d'Orient», mais aussi «bergers». Bref, on ne saurait reprocher à Nicandre de ne pas avoir été plus explicite quand il a rappelé la présence à Coron d'un élément citadin, peut-être déjà grécisé, mais qui se revendiquait encore de lointaines racines italiennes. Le commerce des Vénitiens avec la Messénie et avec Coron aura signalé à l'esprit de certains des ressemblances de langue entre ces Valaques et les citoyens de la Sérénissime.

Notre exposé avalise, à notre avis, l'éventualité proposée ici que, parmi les habitants de Coron, il se rencontrait aussi un pourcentage quelconque de Valaques ou Aroumains fixés sur place depuis quelques générations, attirés par les possibilités économiques que leur offrait la cité moréote. La région de Coron, la Messénie, se remarquait pour sa plaine fertile, les cultures de ses vallées, ses fruits, ses vignes, ses oliviers, selon la remarque de Cyriaque d'Ancône qui l'admira en 1447²⁸. Les registres (*defters*) encore inédits du fisc ottoman conservés aux Archives d'Istanbul

²⁵ Beldiceanu, *op. cit.*, p. 19; Năsturel, *op. cit.*, p. 62.

²⁶ Des Valaques faisaient certainement partie de l'aristocratie terrienne du Péloponèse byzantin: Zakythinos, *op. cit.*, vol. II, (*Vie et institutions*), Athènes, 1963, p. 216 signale, à Patras, une famille Vlachopoulos. Le nom n'est pas sans nous rappeler fortuitement l'existence d'une «église de Vlachopoulos» à Constantinople. Mais rien ne nous autorise à la rattacher à un fondateur d'origine valaque du Péloponèse: Năsturel, «Les Valaques», p. 72-73.

²⁷ Nicandre de Corcyre, *éd. cit.*, p. 158.

²⁸ Zakythinos, *op. cit.*, p. 229, n. 4.

pourront très probablement éclairer un jour des détails du peuplement de cette ville²⁹, vénitienne depuis le XIII^e siècle, qui finit par capituler devant les Turcs le 8 août 1500. Reprise pour Charles Quint par l'amiral Doria en 1532 et bientôt soumise à un blocus ottoman de janvier à juin 1533 environ, Coron fut rétrocédée au sultan le 1^{er} avril 1534³⁰.

Paris, 31 mars 2001

²⁹ Je tiens de feu mon ami Beldiceanu qu'il avait découvert à Istanbul un nouveau registre de recensement dressé sous Sélim (I^{er} ou II^e, je ne sais plus), où figurent encore des Valaques du Péloponèse. Il espérait commenter cette source inédite avec moi. La maladie, puis sa mort, ont réduit à néant ce projet.

³⁰ La Morée avait été conquise entre 1205-1207 par Guillaume de Champlitte et Geoffroi de Villehardouin. En 1247 Venise reçut de Guillaume de Champlitte l'hommage féodal pour Coron et Modon, avant d'en être délogée par les Turcs en 1500: L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, Paris, [1929], 305-306; G. Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin*, trad. J. Gouillard, Paris, 1969, p. 582-583; P. Schreiner, *op. cit.*, II, p. 569-570; Halil Inalçik, *Imperiul otoman. Epoca clasică (1300-1600)*, trad. roum. par M. Maxim et D. Prodan, Bucarest, 1996, p. 71-76, 82, 399. Voir également *Grèce* [Les Guides Bleus sous la direction de F. Ambrière], Paris, 1956, p. 576; St. Rossiter, *op. cit.*, p. 383. D. Jacoby, *Les Etats latins en Roumanie: Phénomènes sociaux et économiques (1204-1350)*, dans XV^{ème} Congrès International d'Études Byzantines. Rapports et Co-rapports, Athènes, 1976, mentionne en passant un peuplement italien à Coron (p. 20 et 22), soit, *grosso modo*, une douzaine environ dans chacune de ces deux places (voir aussi, p. 41, le cas d'un vilain qui établit un testament à Coron avec l'assentiment des châtelains de Coron et Modon). Concernant les *astykoi* enregistrés à Coron par Nicandre de Corcyre, nous tenons à bien préciser ici que nous entendons le terme au sens d'habitants, de citoyens, acception que *burgenesis* prend fréquemment, nous dit Jacoby, en latin médiéval, *op. cit.*, p. 46-47, note 270 et qu'il faut se garder de confondre avec le terme de bourgeois. On observera encore que le mémoire de D. Jacoby porte uniquement sur la populations latine implantée avant 1350 en Roumanie, ainsi que sur celle "autochtone, grecque ou slave" de Morée, sans toucher le moindre mot des petites minorités, l'albanaise et la valaque, les principales consistant en paysans et en citoyens (p. 23). Jacoby remarque que les chefs des populations allogènes (par exemple les Méligues slaves du Taygète) sont parfois désignés comme archontes (p. 5). Relevons encore (d'après Jacoby, *Les "Assises de Roumanie" et le droit vénitien dans les colonies vénitiennes*, t. à p. du volume Venezia e il Levante fino al sec. XV, Florence, 1973, p. 349) que les territoires de Coron et de Modon avaient été occupés par Venise dès 1207.